

Séminaire « Sociétés et espaces ruraux » (29^e année)

Séance du 11 octobre 2022

Compte rendu réalisé par Agathe AUBERT (M1 histoire), Léna JÉGAT (doctorante en géographie ESO) et Clémence MÉHEUST (doctorante en géographie ESO-IDEES)

Séance de rentrée pour la saison 2022-2023

À la suite du départ en retraite de Jean-Marc MORICEAU, c'est désormais Anna TRESPEUCH, maîtresse de conférences en histoire contemporaine au laboratoire HISTEMÉ qui pilote, avec Philippe MADELINE le séminaire du Pôle rural.

Séance 1

« Conservation des plantes, conservation de la nature : l'expérience des jardins parisiens au XVIII^e siècle »

Jan SINOWIECKI, maître de conférences en histoire moderne (HISTEMÉ), Université de Caen Normandie

La présentation de Jan SINOWIECKI est issue de sa thèse sur les jardins à Paris au XVIII^e siècle, soutenue en 2019 (*Paris en vert. Jardins, nature et culture urbaines au XVIII^e siècle*, sous la direction de Antoine LILTI, Paris, EHESS, 2019). Si au premier abord, ses travaux semblent éloignés des questions rurales, en réalité l'un des objectifs de sa thèse était d'inscrire les jardins dans un environnement régional car les opérations de plantation dans les jardins mobilisaient l'arrière-pays jusqu'en Normandie. L'auteur explique que ses recherches mêlent l'histoire urbaine et l'histoire environnementale et des savoirs tout en établissant des liens avec l'agronomie et les questions de conservation de la nature qui apparaissent au XVIII^e siècle quand les élites coloniales prennent conscience des dégradations subies par les écosystèmes (déforestation érosion des sols, introduction d'espèces exotiques envahissantes, etc.). Les premières mesures de conservation et de protection de la nature naissent dans les espaces insulaires et s'étendent progressivement à la métropole où émerge une véritable inquiétude quant à la déforestation dans les années 1730. Pour comprendre les enjeux, l'auteur revient sur la notion de « conservation » et son évolution sémantique entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. Si elle désigne d'abord l'absence d'altération et de détérioration préjudiciable, elle intègre progressivement des flux (des processus évolutifs liés aux effets de l'humidité et de la chaleur). La conservation n'est pas figée et n'exclut pas les hommes : elle est pensée comme le corolaire de la croissance, un capital à renouveler. Après avoir présenté les origines de la conservation, l'auteur s'intéresse à l'un de ses instruments : les serres du Jardin du Roi. Elles apparaissent en 1714 avec pour fonction d'acclimater la végétation qui provient du monde entier. Le Jardin du Roi qui était jusqu'alors un jardin de plantes médicinales, devient un laboratoire de la naturalisation et de l'acclimatation des végétaux exogènes. L'objectif est de reforester le royaume. Les serres sont imparfaites et les dégradations sont nombreuses. Elles sont chauffées au charbon de terre et au bois, mais les ressources se raréfient et des tensions apparaissent. Les serres se multiplient mais à la fin de l'Ancien Régime leur nombre ne suffit plus ni en quantité ni en surface au sol. Il y a de plus en plus de plantes et il est question de construire une autre serre dans un contexte très tendu. Des débats émergent : pourquoi construire de nouvelles serres si celles qui existent ne sont pas bien entretenues ?

La question du rapport entre le climat et le développement des plantes est au cœur des réflexions. Les géographes et les naturalistes ont recours aux observations botanico-météorologiques et s'interrogent sur les relations entre les végétaux et le climat. Plus tard, les instruments de météorologie permettront de produire des données fiables. Dans les années 1730, la pratique des relevés météorologiques systématiques se développe et une réflexion naît sur la provenance des plantes. Les chercheurs soulignent la nécessité de penser les serres en fonction de la latitude à laquelle elles se trouvent. Les naturalistes sont perplexes sur le parachutage de végétaux qui proviennent d'origines géographiques différentes dans des milieux standardisés. Dans les années 1760, on s'interroge sur la façon dont on peut recréer la diversité des climats à l'intérieur d'une serre. Au XVIII^e siècle, le développement des serres accompagne des transformations significatives dans la compréhension de la nutrition et de la croissance de la chimie des plantes. La recherche en chimie et le développement de la physiologie végétale montrent que certaines substances sont nécessaires à la nutrition des plantes et que ces dernières sont sensibles aux micro variations des climats. Les naturalistes réfléchissent à développer des serres alternatives qui ne nécessitent aucune chaleur artificielle et facilitent la circulation de l'air. On pense alors l'organisation spatiale de la serre comme un organisme vivant. Pour conclure, Jan SINOWIECKI cite le livre de Caroline FORD, *Naissance de l'écologie : polémiques françaises sur l'environnement 1800-1930* (Alma Editeur, 2018). L'historienne montre que la prise de conscience de la nature en tant que patrimoine est bien plus ancienne qu'on ne le croit.

Échanges avec la salle :

Une première question sur la circulation des savoirs savants au sein de la société civile est posée par Anna TRESPEUCH.

Jan SINOWIECKI répond qu'à partir des années 1870-1880, des personnes issues de la bourgeoisie vont écrire anonymement sur des sujets savants dans le premier quotidien de Paris. C'est au XVIII^e siècle que les premières mobilisations politiques vont apparaître autour de l'usage public des jardins, véritable enjeu social.

Après avoir remercié l'intervenant pour son exposé, Philippe MADELINE l'interroge sur la diffusion des connaissances en botanique et leur diffusion aux autres grandes villes françaises.

Jan SINOWIECKI répond que les réseaux sont très forts, le Jardin du Roi est alors considéré comme le sommet de la pyramide d'où ruisselle les richesses végétales vers les sociétés savantes provinciales. Il précise que plusieurs villes portuaires sont dotées de jardins reposoirs afin d'acclimater les plantes. Il précise que les diffusions se font donc entre les différentes institutions et entre celles-ci et les particuliers.

Philippe MADELINE rappelle le contexte du nécessaire reboisement du royaume, il interroge alors l'intervenant sur le type de végétaux importés et sur leur éventuelle dimension alimentaire.

Jan SINOWIECKI répond que la majorité des importations porte sur des essences américaines, compatibles avec la similarité climatique supposée. Sur la dimension alimentaire, les jardins sont considérés comme des espaces de diffusion des cultures utiles à l'alimentation du royaume et de la nation : l'autarcie économique est visée pour ne plus dépendre des importations, notamment anglaises.

Jean-Marc MORICEAU prend la parole pour une série de questions. La première remarque porte sur le séquençage chronologique, il interroge l'intervenant sur l'existence de deux grandes fractures : l'une dans les années 1650-1660 liée au contexte de fin des guerres fratricides et des fléaux

épidémiologiques ; l'autre dans les années 1850 liée à l'effervescence intellectuelle qui circule entre Versailles et les académies provinciales. La deuxième porte sur l'utilitarisme, c'est à dire concevoir la conservation de la nature au prisme du développement de l'humanité. Enfin, Jean-Marc MORICEAU questionne le comparatisme du travail, éventuellement transposable à Londres et Berlin.

Jan SINOWIECKI confirme qu'au XVIII^e siècle, la conservation de la nature n'est considérée que comme l'annexe d'un utilitarisme social (conservation des ressources économiques). Il revient ensuite sur la chronologie : la première cassure serait dans les années 1640 où la notion de ressource sera formalisée en lien avec une transformation dans l'appropriation de la nature. La séquence 1750-1760 constitue une autre cassure avec un basculement de l'équilibre géopolitique. Un dernier tournant, davantage lié au contexte parisien, aurait lieu en 1770-1780 lié à la contradiction entre la nécessité de développer les activités industrielles et l'arsenal réglementaire de l'ancien régime. Jan SINOWIECKI termine en mentionnant qu'une comparaison avec Londres semble le plus pertinent puisque des effets de rivalité et de mimétisme sont observés entre les deux villes.

Les deux historiens terminent par les deux prolongements possibles au travail de thèse. Du point de vue médiéviste, interroger le passage du parc (de chasse) au jardin. En aval, interroger le journal économique, en lien avec l'histoire européenne de la physiocratie.

Séance 2

« Changement climatique et agriculture.

Conséquences et adaptations pour les filières agricoles en Normandie »

François BEAUVAIS, docteur en géographie, post-doctorant (IDEES), Université de Caen Normandie

Docteur en géographie, François BEAUVAIS a récemment reçu le prix Gérard BELTRANDO, décerné par l'association internationale de climatologie pour sa thèse intitulée "*Approches géographiques et agro-climatologiques des conséquences du changement climatique sur l'agrosystème céréalier de Normandie*" soutenue en 2021 à l'Université de Caen sous la direction d'Olivier CANTAT (IDEES) et Philippe MADELINE (ESO).

L'agriculture, déjà fragilisée, se place aujourd'hui au cœur des enjeux relatifs aux changements climatiques. À l'échelle régionale, l'étude présentée répond à des problématiques économiques centrales : 10 % du blé français est produit dans la région et représente plus de 26 000 emplois. L'étude d'impact prospective a été réalisée à partir d'observations phénologiques, qui permettent d'estimer les besoins vitaux de la plante. Cette étude interroge les conséquences du changement climatique (vagues de chaleur précoces, recul des gelées et sécheresse) sur la production céréalière (durée du cycle du blé raccourcie) et questionne les adaptations des systèmes agricoles normands. Les possibilités d'adaptation de ces systèmes sont dépendantes des différents scénarios climatiques intimement liés aux potentielles décisions politiques : immédiates, tardives ou absentes.

Cette approche concernant le blé peut se dupliquer aux autres productions agricoles normandes : le lin (la Normandie étant la première productrice mondiale) dont la production est conditionnée à un climat océanique impliquant des températures douces ; le colza dont la floraison est impactée par les

gelées tardives ; le maïs dont la période d'ensilage est avancée dans la saison et l'élevage bovin impacté par les épisodes caniculaires (stress thermique).

L'enquête menée par François BEAUVAIS en 2016 auprès d'une quinzaine d'exploitants agricoles montre qu'il n'y pas de véritable prise de conscience des changements climatiques par ces derniers. Grâce à la mise en place d'observatoires par les chambres d'agriculture, le rôle des agriculteurs apparaît central. L'adaptation passe avant tout par de nouvelles techniques de travail. Ainsi des essais ont été menés par les agriculteurs et les coopératives : nouvelles variétés plus résistantes (chicorée, pois chiche, soja, etc.), avancement des dates de semis, recours aux OGM moins gourmands en eau. L'intervenant insiste sur l'importance des perspectives de recherche, dans la création d'outils d'aide à la décision envers les agriculteurs pour la mise à place de la production agricole de demain.

François BEAUVAIS conclut en rappelant que la Normandie n'est pas épargnée par les changements climatiques. Toutefois, la diversité agricole locale est un atout qui permettrait de faciliter l'adaptation des productions agricoles.

Échanges avec la salle :

Philippe MADELINE remercie l'intervenant pour sa présentation, enrichie par rapport aux travaux de thèse. Il rappelle que durant l'été, François BEAUVAIS a été assailli de sollicitations par les médias étant donné l'épisode caniculaire estivale et l'importance de la sécheresse. Sa question porte sur les systèmes agricoles : les systèmes biologiques sont-ils mieux armés face aux effets du changement climatique ? Les variétés cultivées dans ces systèmes sont-elles plus résistantes que celles utilisées par les systèmes conventionnels ?

François BEAUVAIS évoque les travaux menés par Isabelle GOLDRINGER, chercheuse à l'INRAE sur le réseau de semences paysannes. Son étude montre que les variétés rustiques issues des mondes paysans observent des rendements plus faibles mais plus stables puisque s'adaptant mieux aux aléas saisonniers. François BEAUVAIS insiste ensuite sur la dimension géopolitique de la production de blé française : « derrière le changement de système, ce sont des questions à d'autres échelles qui se posent ».

Anna TRESPEUCH souligne l'utilité sociale de la recherche présentée. Elle rebondit sur les verbatims relatifs à la déresponsabilisation des agriculteurs en interrogeant l'intervenant sur la manière dont il faudrait sensibiliser ces populations qui ne se sentent pas particulièrement responsables de l'impact de leurs productions.

François BEAUVAIS évoque l'intérêt porté par la filière agricole sur ses recherches (demandes d'interventions auprès des chambres d'agriculture et de la FDSEA). Il s'interroge cependant sur les véritables intentions de ces institutions : remettre en cause le modèle actuel d'agriculture ou prendre position sur le changement climatique. Il rappelle qu'un travail scientifique est indispensable pour apporter des clés et outils nécessaires à l'adaptation des agrosystèmes, dans lesquels les temps sont longs.

Un étudiant de master en géographie évoque la contribution des industriels à ces changements des modes de culture en partant d'un projet expérimental sur le soja mené en 2019 par *Danone* sur la commune de Creully.